

Chapitre 1

TIGRE, ARGENTINE

Minuit approchait. Roger Federer aussi.

L'attente fait partie du métier de journaliste. Ce soir-là, je patientais justement dans une voiture avec chauffeur garée dans une banlieue de Buenos Aires avec la plaintive ballade *All by Myself* d'Eric Carmen diffusée à la radio. Si, pour moi qui étais assis sur la banquette arrière avec mes notes et mes pensées de pré-entretien, cette chanson semblait parfaitement dans le ton, elle n'aurait pas convenu à Federer, lui qui est si rarement seul et qui l'était encore moins à cette occasion-là.

C'était la mi-décembre 2012, fin d'une année de comeback où il avait retrouvé la première place du classement en remportant Wimbledon, son premier titre du Grand Chelem en plus de deux ans. Laissant chez lui, en Suisse, son épouse Mirka et leurs jumelles âgées de trois ans, il se rendait pour la première fois dans cette partie-ci de l'Amérique du Sud afin de disputer une série de matchs d'exhibition. Les billets s'étaient tous envolés en une poignée de minutes.

Il était venu pour l'argent : 2 millions de dollars par apparition, ce qui lui garantissait plus pour six matchs que les 8,5 millions de dollars de dotations officielles sur toute l'année de 2012. Mais Federer était

également venu pour les souvenirs : l'occasion de communier avec de nouveaux fans dans de nouveaux endroits, malgré l'épuisement moral et physique des onze derniers mois.

D'autres champions aux fortunes déjà acquises auraient volontiers fait l'impasse sur le trajet et la fatigue du décalage horaire. Mais Federer et son agent, Tony Godsick, voyaient les choses autrement : ils visaient des marchés et des émotions qu'ils n'avaient pas encore exploités. Cette tournée, qui les avait vus traverser le Brésil avant d'arriver en Argentine, avait dépassé leurs attentes. En attestait cette foule de vingt mille personnes qui avait rempli le stade de fortune à Tigre ce soir-là. Un record pour un match de tennis en Argentine, pourtant déjà la fière contrée d'icônes du tennis telles que Guillermo Vilas, Gabriela Sabatini et Juan Martin Del Potro, qui avait été l'adversaire de Federer et, d'une certaine façon, son faire-valoir.

« C'était génial, mais aussi un peu bizarre pour Juan Martin, a relaté Franco Davin, l'entraîneur de Del Potro à l'époque. L'Argentine est sa patrie, et voilà que c'est Federer qu'ils acclament. »

C'était ce qui s'était passé dans plus d'une nation du tennis. Federer joue chez lui à peu près partout, et même à l'approche de minuit, des centaines de fans se bouscullaient encore devant le stade. Des adultes debout sur des caisses pour mieux voir, des enfants juchés sur les épaules de leurs parents, le crépitement des flashes d'appareils photo numériques, l'index pressé d'avance sur le bouton pour saisir l'instant.

D'abord, un silence d'impatience contenue. Puis un brouhaha assourdissant quand Federer a émergé d'une porte latérale pour se frayer un chemin jusqu'à la

1. Tigre

banquette arrière, le pas léger même après les trois manches qu'il venait de disputer contre Del Potro.

« Bye bye. Bye bye. Bye bye ! a-t-il scandé sur le ton de la conversation avant d'ouvrir la portière. Comment ça va ? » m'a-t-il demandé aussi sec après avoir refermé derrière lui.

J'ai suivi Federer sur six continents ; je l'ai interviewé plus de vingt fois en vingt ans pour le *New York Times* et l'*International Herald Tribune*. Nos entrevues se sont déroulées dans toutes sortes d'endroits : avion privé, fond de court à Wimbledon, Times Square, restaurants alpins en Suisse, suite de l'hôtel Crillon à Paris avec vue splendide sur la place de la Concorde pendant que sa future épouse, Mirka Vavrinec, essayait des vêtements de haute couture.

Une des habitudes qui distingue Federer de la plupart des autres sportifs d'élite que j'ai pu rencontrer est le fait qu'il commence toujours par vous poser des questions sur vous, et pas seulement pour la forme. Il vous questionne sur le trajet que vous avez effectué pour venir, sur ce que vous pensez du tournoi, du pays, des habitants.

« Roger Federer est intéressant parce qu'il s'intéresse aux autres », m'a un jour confié Paul Annacone, son ancien entraîneur.

En 2012, avec ma femme et mes trois enfants, nous avons entamé notre propre tour du globe : une année scolaire sur la route, en commençant par trois mois au Pérou, au Chili et en Argentine.

Federer voulait que je lui raconte les temps forts de notre périple (Torres del Paine et l'île de Chiloé au Chili, Arequipa au Pérou). Mais ce qui l'intéressait plus que tout, c'était la scolarité de nos trois enfants. Comment ils le vivaient, ce qu'ils en retiraient. Encore un

indice qu'il prévoyait de voyager indéfiniment avec sa propre famille et qu'il tenait à ce que ses enfants continuent de faire partie de son quotidien tout en voyant le monde en chemin.

« On est presque des habitués dans la plupart des villes et des tournois, et puis on s'est fait des tas d'amis partout dans le monde, m'a-t-il expliqué. On finit par se sentir chez nous un peu partout. Maintenant, j'arrive à reproduire ce ressenti assez facilement, surtout avec les enfants. Je tiens à ce qu'ils se sentent à l'aise où qu'on aille. »

La curiosité de Federer, qu'elle soit sincère ou de pure politesse, donne le ton pour une conversation plutôt que pour un entretien structuré. C'est désarmant, même si cela ne semble pas être son intention. En un sens, il crée une bulle de normalité au milieu de l'extraordinaire, et cela, il le projette de manière délibérée. Si vivre sur un piédestal ne le dérange pas (il a pas mal d'entraînement en la matière), il affirme souvent préférer le tête-à-tête. Cela lui vient peut-être de sa mère, Lynette. Quand quelqu'un entend son nom de famille ou qu'un commerçant le lit sur sa carte de crédit et lui demande s'il y a un rapport avec le fameux Federer, elle répond par l'affirmative avant de détourner rapidement l'attention en demandant si la personne a des enfants de son côté.

« Regarde ça, écoute ça, a-t-il déclaré de sa voix de baryton nasillarde si caractéristique en désignant la scène de l'autre côté de la vitre. On fend la foule avec une escorte policière, mais je n'ai pas trop l'habitude de ça, tu comprends ?

— C'est marrant, ai-je répliqué. J'aurais pourtant cru le contraire.

1. Tigre

— Non, heureusement. Je me considère comme un type banal qui mène une vie fascinante à travers le tennis. Cette existence-là se mène sous les feux des projecteurs, partout dans le monde, devant des vrais spectateurs. Le débriefing, on l'a tout de suite. On sait si on a été bon ou mauvais. C'est un peu comme pour des musiciens, et franchement, c'est assez plaisant. Même si on a mal joué, ce n'est pas grave. On peut travailler dessus. Au moins, on sait qu'on a des progrès à faire. Si on est fort, on se sent confiant, motivé, ça pousse à continuer. C'est une vie géniale, je l'avoue. Enfin, parfois c'est dur, à cause des trajets. Tu sais ce que c'est. Mais l'autre jour, je me disais que j'ai beau faire partie du top 10 depuis déjà une dizaine d'années, ça ne m'empêche pas de vivre encore des moments comme celui-ci. C'est un peu comme si je sortais de mon propre corps, j'ai du mal à y croire. J'ai beaucoup de chance, et c'est sûrement un peu pour ça que j'aimerais jouer plus longtemps. Ces choses-là ne reviendront pas quand je serai à la retraite. »

La plus grande surprise, même pour Federer, était tout ce que l'avenir lui réservait encore avant la fin.

Ce soir-là en Argentine, il avait déjà trente et un ans. Le même âge que Pete Sampras, une de ses idoles, quand il avait décroché son quatorzième titre du Grand Chelem en simple – un record – à l'US Open 2002. En fin de compte, ce match avait été son dernier, et aurait marqué une des plus grandes victoires venant boucler la carrière d'un tennisman si Sampras n'avait pas attendu une année de plus pour annoncer officiellement sa retraite.

Stefan Edberg, un autre des héros de jeunesse de Federer, s'était retiré des affaires à trente ans.

Mais Federer, lui, n'était pas sur le point de raccrocher à Buenos Aires, contrairement à ce que la plupart des experts et amateurs de tennis auraient tout naturellement imaginé. Il était encore en pleine course, et continuerait de jouer très efficacement jusque dans les années 2020, alors que les autres joueurs de tennis de sa génération devenaient hommes d'affaires, commentateurs sportifs, ou entraîneurs de ses plus jeunes adversaires.

Pour moi qui ai suivi Sampras dans ses dernières saisons de 2001 et 2002, il était flagrant que le stress et un horaire surchargé l'affectaient lourdement. « Pour Pete, c'était fini, mais Roger était très différent, m'a expliqué Annacone, qui les avait entraînés tous les deux. Voyager partout dans le monde vidait complètement Pete. Roger, lui, y puise de l'énergie. »

Annacone a accompagné Federer au Masters 1000 de Shanghai. En ville depuis deux jours, les membres de l'équipe de Federer bavardaient autour d'une table dans la suite d'hôtel du tennisman quand on a frappé à la porte. C'était une Chinoise.

Federer a annoncé que leur professeure de langues était arrivée.

« Là, Roger nous dit : "Elle va venir une demi-heure tous les jours et on va tenter de glaner quelques mots par-ci par-là pour apprendre le mandarin", m'a relaté Annacone. Moi, j'ai protesté : "Arrête un peu, je parle à peine anglais." Mais Roger a insisté : "Allez, quoi, on va bien se marrer." Et il a adoré ça. Il voulait apprendre quelques formules pour pouvoir remercier ses fans en mandarin, mais il était aussi plié de rire en nous entendant baragouiner comme on le pouvait. Roger a le don de s'adapter aux différents aspects du voyage. On n'en est pas tous capables. »

1. Tigre

C'était un pli naturel pour Federer. Son père était originaire de Suisse et sa mère d'Afrique du Sud, où Roger s'était rendu pour la première fois à l'âge de trois mois et où il était retourné à plus d'une reprise dans son enfance. Sampras ne connaît aucune langue en dehors de l'anglais. Federer, lui, parle français, anglais, allemand et suisse allemand, sans oublier quelques mots d'afrikaans transmis par sa mère, et une bonne poignée d'insultes en suédois, grâce à son ancien entraîneur Peter Lundgren.

En tant que Suisse résidant dans la ville frontalière de Bâle, Federer s'est habitué très jeune à passer d'un milieu culturel à l'autre. Mais être exposé à un mode de vie ne garantit pas forcément de s'y conformer. Cela a pourtant été son cas, en partie parce que pour un champion de tennis, une vie de globe-trotteur faisait sens. Et en l'occurrence, en 2012, dans cette voiture en Argentine, il était véritablement grisé à l'idée que l'œuvre qu'il avait créée sur les courts de Wimbledon et Roland-Garros avait touché les foules avec plus de force qu'il n'aurait pu l'imaginer.

« Ils sont tellement passionnés, s'est-il réjoui. J'ai vu plus d'étalage d'émotions ici en Amérique du Sud que n'importe où dans le monde, tu sais. Ils pleurent, ils tremblent, et ils sont tellement, pas impressionnés, mais heureux de me rencontrer, qu'ils ont du mal à y croire. Oui, ça m'était déjà arrivé, mais très rarement. Ici, je me retrouve au milieu d'une vingtaine de personnes qui veulent me prendre dans leurs bras et m'embrasser, fous de joie de pouvoir me toucher. »

Malgré les Argentins qui se pressaient vers la voiture en criant, il ne s'est pas écarté de la vitre. Il s'en est même approché.

J'ai demandé à Federer s'il connaissait le mot anglais « *jaded* ».

« Un peu, a-t-il répondu, hésitant.

— En français, ça veut dire “blasé”, ai-je expliqué. Tout ça, tu l'as déjà traversé, ça ne te procure plus la même poussée d'adrénaline. C'est un peu comme ça qu'on s' imagine Bjorn Borg quittant l'US Open dans sa voiture pour ne plus jamais revenir. »

À l'époque, Borg avait vingt-cinq ans.

Federer a pris le temps de la réflexion.

« Ça arrive très vite, a-t-il exposé. Tout à coup, on se dit : “Ça y est. Je n'ai plus envie de continuer. J'en ai assez de tout ça.” C'est justement ce que j'essaie d'éviter, en veillant à adopter le bon emploi du temps, à m'amuser et à changer régulièrement mes habitudes. Tu l'as dit toi-même : quand on fait toujours la même chose, trop souvent, tout le temps, on finit par s'ennuyer. Même si on mène une vie extraordinaire. Mais entre les voyages, une bonne séance d'entraînement, des super vacances ou une suite de tournois géniaux où je me donne à fond... À mon sens, c'est un peu dans tout ça que je puise les ressources, l'énergie pour aller de l'avant. Au fond, c'est très simple. »

En voyant Federer garder sa fraîcheur et son ardeur à la trentaine bien sonnée, ce qui allait à l'encontre de la logique et des précédents dans le tennis, j'ai été intrigué de découvrir que sa capacité à demeurer dans l'instant reposait, paradoxalement, sur de la prévoyance. S'il était avenant et détendu malgré les forces qui le tiraillaient, c'était parce qu'il se connaissait suffisamment, lui et son microcosme, pour éviter les embûches à même d'étouffer sa flamme intérieure.

Cela dit, une telle intentionnalité cadre parfaitement avec l'ensemble de sa carrière.

1. Tigre

Avec lui, le tennis a souvent paru incroyablement facile malgré les décennies qui s'enchaînaient : asséner des as, renvoyer la balle en coup droit et, comme en un tour de magie défiant la gravité, garder la tête hors de l'eau dans un monde légitimement inondé par le cynisme des idoles. Il n'empêche que son parcours, où il est passé d'un ado caractériel aux cheveux peroxydés et au style vestimentaire douteux à un grand athlète élégant et maître de lui-même, n'est pas un coup du destin mais l'aboutissement d'un acte de volonté de longue haleine.

Federer est généralement perçu comme un tennisman-né. Pourtant, c'est un planificateur méticuleux qui a appris à épouser la routine et l'autodiscipline tout en établissant son calendrier bien à l'avance.

« En général, je sais à peu près ce que je vais faire dans l'année et demie qui va venir, et très précisément dans les neuf prochains mois, m'a-t-il expliqué en Argentine. Je peux te dire ce que j'ai de prévu lundi avant Rotterdam, ou samedi avant Indian Wells. Bon, pas à l'heure près, mais j'ai une idée assez précise du déroulement des journées. »

Bien qu'on voie rarement Federer transpirer, beaucoup de travail et d'incertitude sont à l'œuvre en coulisses. Il lui est arrivé plus d'une fois de jouer dans la souffrance sans que personne le remarque. Sans parler des multiples contretemps éprouvants face aux caméras. On pourrait affirmer sans trop se mouiller que les deux plus grands matchs qu'il ait disputés furent la finale de Wimbledon en 2008 contre Rafael Nadal, et celle de Wimbledon en 2019 contre Novak Djokovic. L'une et l'autre se sont soldées par de cuisantes défaites lors de cinquièmes sets tendus qui se sont prolongés au-delà du temps habituel.

Certes, c'est un grand gagnant, avec plus de cent titres du circuit à son actif et vingt-trois victoires consécutives dans des demi-finales du Grand Chelem, mais aussi un grand perdant.

Cela a sans nul doute contribué à son attrait de monsieur Tout-le-Monde. Ce qui est tout à son honneur, c'est qu'il a su encaisser les coups, publics comme privés, et qu'il a rebondi en mettant l'accent sur l'énergie positive et le long terme.

Il a transcendé le tennis, non pas en s'en servant de tremplin pour atteindre des causes plus élevées ou plus audacieuses, mais en restant largement au sein des limites du jeu. Ce n'est pas rien pour un sport dont les adeptes sont vieillissants et de moins en moins nombreux en Europe et en Amérique du Nord.

Il s'agit d'une approche à l'ancienne : peu de controverses et d'aperçus de sa vie personnelle, beaucoup de bonhomie et d'esprit sportif.

Ennuyeux ? Absolument pas. Comment quelqu'un qui parvient à unir dans un monde divisé pourrait-il être ennuyeux ? Voilà longtemps qu'il mène le beau jeu : gracieux comme un danseur de ballet, fendant l'air pour administrer un service ou un coup de fond de court en gardant les yeux rivés sur le point de contact plus longtemps que n'importe quel joueur que j'ai pu observer en plus de trente années durant lesquelles j'ai écrit sur le tennis. Cette capacité à accompagner son coup jusqu'au bout, vraiment jusqu'au bout, peut le faire paraître nonchalant, mais c'est également ce qui le rend fascinant. C'est l'équivalent d'un Michael Jordan planant un peu plus longtemps que les autres alors qu'il bondit vers le panier, ou d'un danseur maintenant la pose pour souligner l'instant.

1. Tigre

« C'est le plus beau joueur que j'aie jamais vu, aussi gracieux qu'un danseur de ballet, m'a un jour confié Billie Jean King. Sa chaîne cinétique est toujours très fluide. C'est de là que vient son élégance. »

Au cours du dernier quart de siècle, le tennis professionnel est passé par un véritable accélérateur de particules : raquettes plus puissantes, cordes en polyester et athlètes plus grands, plus explosifs. Il a fallu adapter son coup de raquette et son jeu de jambes pour gérer cette nouvelle rapidité, mais Federer semble toujours disposer du temps nécessaire pour appliquer une ultime couche de vernis à chacune de ses frappes. Comment peut-il jouer aussi bien, et puis enchaîner aussi sec sur le coup suivant ? C'est qu'il est doté d'une vision, d'une mobilité et d'une agilité qui sont rares, mais aussi qu'il possède des coups relativement denses et la certitude que, là où d'autres doivent planifier, trimer, suer sang et eau, lui peut faire apparaître en un éclair des solutions que ses adversaires n'ont tout simplement pas dans leur caisse à outils. Un vrai couteau suisse, en quelque sorte.

Marc Rosset, le meilleur joueur de tennis suisse avant que Federer ne repousse les limites au maximum, aime parler de la « vitesse de traitement » de ce dernier.

Rosset se remémore un exercice où on jetait cinq balles de couleurs différentes en l'air et on demandait aux joueurs de les rattraper dans l'ordre selon la couleur. « Je n'ai jamais réussi à dépasser les quatre, a-t-il avoué. Je trouvais ça super dur. Rog', lui, on lui donnait cinq balles, il les rattrapait toutes. »

Du point de vue de Rosset, « les gens se focalisent beaucoup sur la capacité d'un sportif à se servir de ses mains ou de ses pieds. Mais il existe un talent dont on ne parle pas assez : la réactivité, la capacité du cerveau

à interpréter ce qu'appréhendent les yeux. Quand on regarde les grands champions, un joueur de soccer comme [Zinedine] Zidane ou [Diego] Maradona, ou Federer, Djokovic ou Nadal au tennis, on a parfois l'impression qu'ils sont dans *La matrice* tellement tout va vite, trop vite pour vous et moi. Le truc, c'est qu'ils comprennent à une vitesse telle que c'est comme si leurs cerveaux avaient plus de temps que les autres pour tout assimiler.

Zidane, quand il dribblait, il y avait quatre personnes autour de lui, mais il restait calme. Pour lui, tout était au ralenti. Les grands champions devancent tout le monde d'une fraction de seconde, ce qui leur permet d'être plus détendus. Regardez les grands coups que Federer a pu décocher dans sa carrière. Aucun entraînement ne peut aboutir à ça. »

Quand on observe Federer dans un bon jour, on ne peut qu'être captivé par la fluidité de ses mouvements, tout en éprouvant une légère crispation à l'idée qu'il doit y avoir un tour de passe-passe quelque part, mais où ? L'ivresse est double, accentuée par le fait qu'il n'a que très peu dévié du défi à relever pendant la majeure partie de sa carrière. Sans diatribes ni pitreries, son parcours intérieur rarement reflété par ses yeux enfoncés rivés sur le terrain, l'attention est toujours restée centrée sur l'aspect physique de son art.

« Il joue à la balle, mais il joue aussi *avec* la balle », m'a un jour fait remarquer Severin Luthi, son ami et entraîneur de longue date.

Il s'agit d'une qualité qui plaît aux initiés comme aux novices. « Plus que n'importe qui, Federer, c'est sans doute celui qui continue d'éberluer les autres joueurs, m'a affirmé Brad Stine, entraîneur qui a travaillé avec Kevin Anderson et Jim Courier, numéro 1 mondial. En le regardant, ils se disent en toute franchise :

1. Tigre

“Comment il arrive à faire ça ? Enfin, pour de vrai, comment on place un coup pareil ?” »

John McEnroe aussi était un artiste de la raquette, mais un artiste tourmenté. Si McEnroe était Jackson Pollock, projetant de la peinture dans le but d’exprimer une lutte interne, Federer, lui, serait plus proche d’un Pierre Paul Rubens : prolifique, posé, endurant, et parfaitement accessible au grand public tout en restant capable de procurer des frissons aux experts avec son coup de pinceau et son art de la composition.

C’est une sacrée école de performance artistique, mais qui laisse aussi l’espace nécessaire sur la toile pour permettre à d’autres de trouver leur propre sens à son œuvre. Federer préférerait ne pas trop réfléchir à la recette – « c’est assez simple en un sens », affirme-t-il –, mais il accepte que d’autres se penchent dessus. Comme un romancier dont les ouvrages sont décortiqués à n’en plus finir lors d’un séminaire universitaire.

Je me souviens d’en avoir discuté avec lui en 2018, dans le désert californien, avant de monter à bord d’un jet privé (mon premier et, sûrement, dernier voyage en jet privé). La veille, il avait disputé la finale du BNP Paribas Open contre Del Potro, où il avait perdu trois balles de match avant de s’incliner dans le bris d’égalité du troisième set : sa première défaite de la saison. Ça s’était joué dans un mouchoir de poche. Les marges avaient été très restreintes, même pour lui.

« La stratégie ? On parle toujours de ça, a décrété Federer. Mais dans ce contexte-là, la plupart du temps, il s’agit surtout d’instinct. Tout se passe tellement vite qu’il faut presque frapper sans réfléchir. Et puis, bien sûr, il y a aussi une part de chance. »

Il est vrai que le hasard a bien joué en sa faveur. Il ne serait sans doute pas devenu champion, du moins

champion de tennis, si un joueur professionnel australien du nom de Peter Carter n'avait pas accepté un poste d'entraîneur, je vous le donne en mille, dans un petit club à Bâle, en Suisse. Federer se serait sûrement découragé s'il n'avait pas rencontré un préparateur physique aussi cérébral, sensible et doué que Pierre Paganini, ou croisé le chemin de Mirka Vavrinec, une joueuse suisse plus âgée qui finirait par devenir sa femme, son agente de presse à mi-temps et sa coordinatrice en chef. Jamais il n'aurait pu poursuivre si longtemps et avec autant de conviction sans l'ambition et le soutien inconditionnel de Mirka.

« L'envie qu'elle a de réussir est aussi forte que celle de Federer, peut-être même plus encore », m'a soutenu Paul Dorochenko, le préparateur physique français qui a travaillé avec Vavrinec et Federer dans leurs premières années en Suisse.

Mais dans la vie, et encore plus dans le tennis professionnel, ce qui compte, c'est surtout ce qu'on fait de ses chances, des occasions qui s'offrent à nous. Loin de les laisser filer, Federer les a mises à profit.

Ce dernier n'est pas aussi flegmatique que les médias voudraient le laisser croire. Certes intelligent et intuitif, il n'est pas adepte pour autant du bon mot à la James Bond. Après tout, il a quitté l'école à l'âge de seize ans et n'était pas un élève particulièrement attentif. Mais il a abordé sa vie adulte et le circuit du tennis avec beaucoup plus de rigueur.

« Je considère que c'est l'école de la vie », m'a-t-il confié en Argentine.

Même s'il était indéniablement doué, un des aspects qui l'a différencié des autres talents de sa génération est son amour inconditionnel pour le tennis, doublé d'une grande exigence vis-à-vis de lui-même. Pour lui,

1. Tigre

conserver le même niveau de tennis équivalait à perdre du terrain, conviction qui a fini par déteindre sur ses plus jeunes adversaires.

« Il me semble qu'à ce niveau, la condition requise pour réussir est le désir constant de se maîtriser, de s'améliorer et d'évoluer sur tous les fronts, Djokovic m'a-t-il affirmé récemment. Je sais que Roger en a beaucoup parlé, et la plupart des grands sportifs tomberaient sûrement d'accord. La stagnation est une régression. »

Federer a compris, ou a fini par comprendre, ses faiblesses, et il les a affrontées en apprenant à dompter sa colère, sa force mentale, sa concentration, son endurance, ses problèmes chroniques de dos, et son revers à une main. Il a changé de stratégie, s'est mis à attaquer depuis la ligne de fond de court plutôt qu'au filet. Il a opté pour une raquette au tamis élargi pour augmenter ses chances de réussite lors d'échanges prolongés, et a changé d'entraîneur régulièrement – mais pas de manière impulsive – pour voir les choses sous un autre angle, allant même parfois jusqu'à se passer de coach. Tout au long de sa vie, il s'est entouré de gens pouvant lui tenir lieu de mentors, voire de modèles pour la suite : de Sampras à Tiger Woods (avant sa chute) jusqu'à, plus récemment, Bill Gates, dont Federer espère pouvoir imiter l'approche philanthropique.

Ses talents de joueur de tennis ont certes constitué l'ingrédient principal de sa réussite, mais son sens du contact fait également partie de la recette. Les stars du tennis ont beau avoir l'habitude des échanges, il leur arrive rarement de se mettre à la place des autres. Federer, lui, est du genre empathique. Il canalise constamment les émotions et l'énergie à l'œuvre dans un stade, dans la rue, dans une pièce ou sur la banquette arrière d'un taxi.

« Il a une vraie intelligence sociale, et je pense que c'est ce qui explique en grande partie sa popularité, a considéré Andy Roddick, la star américaine qui est devenue son ami. C'est un caméléon. Il s'adapte à toutes les ambiances, et il le fait en toute sincérité. Il n'essaie pas de se fondre dans le moule de manière calculée. »

*
* *

À peu près à mi-chemin entre Tigre et la banlieue de Buenos Aires, une voiture est parvenue à esquiver l'escorte et à se mettre brièvement à la hauteur de notre véhicule. Un jeune homme, grisé par la poursuite et, peut-être, quelques substances, a passé le torse par la vitre baissée et a agité à l'intention de Federer une casquette marquée « RF ».

« Bon, au moins tu sais que ta marque circule », ai-je blagué.

Avec un petit rire, le tennisman a salué son fan par la vitre. « J'espère qu'il ne va pas perdre la casquette, s'est-il inquiété. Bye bye. Bye bye. »

L'extrême sensibilité de Federer explique en partie les larmes qu'il a pu verser après des matchs, certes moins fréquentes à présent mais toujours inséparables de son personnage. Elles marquent sa joie ou sa déception, mais aussi son lâcher-prise après tout ce qu'il a absorbé sur le court.

Il ne s'agit pas uniquement de ce qu'il a investi émotionnellement dans un match ou un tournoi, mais de ce que tout le monde a pu y investir.

« Alors, ça finit par paraître normal au bout d'un moment ? ai-je demandé alors que la voiture transportant le fan à la casquette RF accélérât jusqu'à disparaître.

1. Tigre

— Ça ? Non. Non. Non, a-t-il répondu d'une voix plus aiguë. Ça reste incroyable. C'est chouette de voir des gens heureux en général, pas vrai ? Ici c'est un tout autre monde, c'est pour ça que j'adore jouer des matchs d'exhibition. Parce que c'est différent. On se rend enfin dans un pays qu'on n'a encore jamais visité, on fait des trucs qu'on n'a pas le temps de faire en temps normal. On ne s'inquiète pas trop pour son jeu, même s'il faut tout de même garder un certain niveau. Mais le but c'est, comment dire, de veiller à toucher le cœur de beaucoup de gens, de les rendre heureux et de faire en sorte que ce n'est pas eux qui voyagent pour venir te voir, mais toi qui voyages pour venir les voir. »

Aux conférences de presse, Federer répond aux questions à la fois en détail et avec une certaine retenue. Il est rare qu'il dévie du sujet ou qu'il divulgue des informations personnelles, mais il respecte la question et la personne qui l'interroge. Contrairement à certains de ses prédécesseurs (cf. Jimmy Connors) et de ses pairs (cf. Lleyton Hewitt et, sur le tard malheureusement, Venus Williams). Dans l'intimité, avec son exubérance et sa cordialité naturelles, Federer se laisse souvent aller à des divagations enthousiastes accompagnées de gesticulations. Des pensées exprimées en anglais, la première langue qu'il a apprise mais pas toujours sa meilleure, peuvent l'entraîner dans des directions inattendues, où il se voit contraint de faire marche arrière et de prendre quelques détours pour atteindre sa destination.

Hors caméra, il est moins maîtrisé, même un peu fofou parfois, mais il garde ses gags pour ses amis et collègues. Pas pour les journalistes qui l'accompagnent sur la banquette arrière.

J'ai partagé avec lui plus d'une banquette au fil des ans, et ce livre va se pencher sur la carrière de Federer

Federer

en partie à travers le prisme de ces expériences. Ne vous attendez pas à une encyclopédie. Trop de scores et de comptes rendus alourdiraient n'importe quelle histoire du tennis. Avec ses plus de mille sept cents matchs sur le circuit, la plupart suivis de conférences de presse, il a déjà fourni trop de matière aux biographes. Non, cet ouvrage vise plutôt à être épisodique et interprétatif, tout en évoluant avec soin autour des lieux, gens, et duels qui ont importé ou symbolisé le plus pour lui.

Cette planète est somme toute petite, et il l'a arpentée en long et en large : en courant après des trophées, en cherchant à décrocher le gros lot, en poursuivant la nouveauté, l'épanouissement et, de plus en plus, la communion.

L'Argentine s'est avérée une halte plus significative que prévu dans son périple. Pendant que nous nous approchions de son hôtel en banlieue de Buenos Aires, Federer, alors détenteur d'un record de dix-sept titres du Grand Chelem en simple, m'expliquait à quel point il voulait encore s'améliorer.

« Je vais prendre des vacances après ça, me reposer et faire une coupure, parce que ces dernières années ont été très intenses, m'a-t-il confié. J'ai l'impression que si je continue à ce rythme, je risque de perdre tout intérêt, comme tu l'as dit tout à l'heure. De devenir "*jaded*". »

Il a éclaté de rire.

« "*Jaded*". C'est le dernier mot en date dans mon vocabulaire, et c'est la dernière chose dont j'ai envie, a-t-il certifié. Avec un peu de chance, l'année prochaine sera un tremplin pour de nombreuses autres années. Voilà l'occasion que j'aimerais saisir. »